

Introduction

Dominique BARBE

L'idée de ce travail collectif sur l'anthropophagie en Océanie est venue d'un constat très simple : les sources de police et de justice sont d'une grande pauvreté et d'un laconisme troublant sur un événement précis, un « festin cannibale » (*sic*) se déroulant en pays kanak à Gatope, près de Voh, dans le nord de l'île principale de l'archipel de la Nouvelle-Calédonie, en 1865¹. Or cet événement est présenté comme assuré dans une abondante littérature, dès l'époque où il s'est déroulé et jusqu'à aujourd'hui. Tout se passe comme si la disparition d'un homme sur une grève après une avarie de navigation signait le forfait cannibale des habitants du lieu ou de leurs voisins immédiats. Quelques témoignages « oculaires » évasifs et stéréotypés suffisent à crédibiliser définitivement l'affaire. Pourtant, si l'on part de la source première (*ursprüngliche Quelle*), ce fait divers n'a de fondement que la rumeur, étayée par la certitude reprise à toutes les époques que deux mondes s'opposent, celui des Occidentaux, venus apporter la « civilisation » et pour qui l'anthropophagie est impensable voire indicible, et celui des « sauvages » aux pratiques anthropophages avérées et qui, de plus, sont polygames, esclavagistes et parfois même communistes, autant de marques d'une dépravation qui contraste avec l'état du « Bon sauvage » de Bougainville et des Lumières. Ce constat fait, il nous a semblé intéressant pour ne pas dire nécessaire non pas de discuter sur la réalité du cannibalisme en Océanie, maintes fois débattue, sur les justifications ou les raisons d'une pratique ici et là confirmée et encore moins de revenir sur des débats qui ont marqué la communauté scientifique à ce propos dans les

1. Liberté sera laissée dans l'ouvrage à chaque auteur de suivre l'orthographe du mot kanak comme il l'entend. En effet, l'usage d'en faire un mot invariable préconisé par l'Académie des Langues Kanak et qui s'est imposé en Nouvelle-Calédonie n'est pas celui de la variabilité fixée par l'Académie française. Les autres noms et adjectifs de peuples seront en revanche francisés. Cet ouvrage collectif est issu d'un colloque international organisé par Dominique Barbe et Gwénael Murphy, membres de l'unité de recherche Trajectoires d'Océanie (TROCA), à l'université de la Nouvelle-Calédonie du 27 au 29 octobre 2021. Il a rassemblé dix-huit intervenants d'horizons différents, archéologues, anthropologues, historiens et littéraires, autour du thème générique : « Traces, récits et représentations du cannibalisme en Océanie ». L'événement évoqué est traité *infra*, sous différents angles, dans les contributions d'Eddy Banaré, Dominique Barbe et Gwénael Murphy.

dernières décennies du ^{xx}^e siècle, mais de reprendre certaines sources en les plaçant dans leur contexte, en les éclairant et en montrant leurs limites ou au contraire leur richesse, puis de voir quelles traces ces sources ont laissées dans les mémoires et les récits ultérieurs. À partir de là, on cherchera à montrer comment se font l'exploitation de récits cannibales et la postérité de ces récits lorsqu'ils sont mis au goût du jour et parfois lorsqu'ils entrent dans le domaine de la littérature. Précisons que, dans cet ouvrage, il n'y a pas de valorisation *a priori* de tel ou tel type de documents au détriment d'autres : l'approche se veut résolument pluridisciplinaire, permettant ainsi de croiser (enfin) les regards et les analyses pour tenter (enfin) de dépassionner notre sujet : l'histoire de l'anthropophagie en Océanie. Ainsi, le document archéologique peut venir en renfort à l'histoire et le document historique servir la littérature par exemple.

Mais il est aussi bon de rappeler combien le cœur du sujet, le cannibalisme, prend un relief très particulier en Océanie, réputée, depuis l'entrée des navigateurs dans la région, un semis d'îles peuplées d'anthropophages. Pendant les deux premiers siècles de présence occidentale, alors que le Pacifique est un « lac hispanique », les Européens conçoivent l'Océanie comme un prolongement de l'Amérique : les deux mondes sont d'ailleurs, selon eux, peuplés d'Indiens qui étaient en contact à l'époque des Incas, si l'on en croit Pedro Sarmiento de Gamboa (1532-1592). Parlant de certains d'entre eux vivant sur les côtes de l'actuel Brésil, Montaigne avait disserté sur leurs pratiques anthropophages. Il avait déjà posé la question : le sauvage, le *silvaticus* c'est-à-dire l'homme des bois, qui dévore son prochain, est-il plus barbare que le soi-disant civilisé qui le torture et le tue de façon horrible au nom de la civilisation et d'une religion ? Et l'humaniste philosophe, témoin des guerres de Religions françaises, concluait après avoir donné quelques détails ethnologiques : « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie². »

D'emblée, se posait donc aux hommes qui découvraient ces coutumes anthropophages chez les autres, en oubliant qu'elles avaient toujours existé en Occident³, le problème de la justification. Montaigne le résolvait, faisant du banquet anthropophage un acte de partage. Ce partage du corps entre présents et entre présents et absents, ne pouvait qu'évoquer aux hommes de son temps, plongés dans les luttes religieuses, l'eucharistie catholique. Les protestants avaient en effet beau jeu de remarquer que leurs adversaires catholiques, sans être des anthropophages, étaient des théophages puisqu'en recevant l'eucharistie, ils prétendaient recevoir le corps et le sang du Christ.

2. MONTAIGNE Michel de, *Essais*. « Des cannibales », « Des cochons », texte original, prés. et trad. Michel Tarpinian, Paris, Ellipses, 1994, livre I, p. 31.

3. VANDENBERG Vincent, *De chair et de sang. Images et pratiques du cannibalisme de l'Antiquité au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Table des hommes », 2014.

La question embrouillée par le point de vue des uns et des autres, ne quitte plus désormais l'esprit des Européens partis à la conquête du monde et leurs représentations des marges des terres par eux connues consistent inévitablement à les voir comme potentiellement peuplées d'êtres à peine humains mais souvent anthropophages. Ces Scythes, Cynocéphales, habitants de Gog ou Magog et autres, hantent les œuvres des géographes de la fin du Moyen Âge, qui sont parfois largement illustrées d'images les montrant en action. *Le Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville (mort en 1372) en est rempli et offre une particularité par rapport aux précédentes œuvres de ce type : beaucoup d'anthropophages sont des insulaires. Aussi, quand les voyageurs arrivent en Océanie, ne sont-ils pas très surpris de trouver des mangeurs d'hommes. En 1568, Alvaro de Mendaña, le premier explorateur de la région dont il existe une relation écrite assez détaillée, se voit offrir le bras d'un jeune garçon avec la main par un chef cannibale de Santa Isabel, aux îles Salomon. Il le fait aussitôt enterrer sous l'œil peiné de ceux qui l'avaient apporté⁴. Mais devait-il manger ce morceau choisi ? Rien n'est certain : seul s'exprime dans la narration qui est fait de l'épisode le ressenti de l'Européen.

L'image du « bon sauvage » décrit par Bougainville un siècle et demi plus tard, sera vite mise à mal par le récit que Cook fait de sa première rencontre avec les Maoris en octobre 1769. Même l'*ari'oi* et prince, Tupaia, un Raiateien embarqué avec lui à Tahiti, a du mal à comprendre ses lointains cousins perdus dans les mers du Sud depuis deux bons siècles : comment peut-on être mangeur d'hommes, la chair de ce dernier ne pouvant que nourrir les dieux⁵ ? Les récits de Cook lors de son premier puis celui de son second voyage, durant lequel, en novembre 1773, il assiste à une scène de cannibalisme que sa curiosité a provoqué à bord même du *Resolution*, ne convainc en tout cas pas les esprits éclairés de son temps lecteurs avides de récits de voyages. L'opinion de Voltaire prévaut⁶. Il faudra d'autres relations et des disparitions fameuses, à commencer par celles de Marion Dufresne et de certains de ses hommes, pour que l'Europe reconnaisse une nouvelle forme de réalité. Les îles du Pacifique, pas toujours aussi paradisiaques que cela et souvent couvertes d'une dense végétation, seraient remplies de cannibales prêts à s'entre-dévorer ou à dévorer l'étranger. Peut-être cette idée, qui s'impose peu à peu, explique-t-elle en partie la différence entre le récit très positif de James Cook à propos des Kanak lorsqu'il découvre le nord de la Nouvelle-Calédonie (septembre 1774) et celui de François Bruny d'Entrecasteaux, vingt ans plus tard. Entre les deux, les cannibales ont fait leur réapparition dans l'esprit des marins et de certains hommes du temps.

4. BAERT Annie (trad. et notes), *Histoire de la découverte des régions australes*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 20.

5. SALMOND Anne, *L'île de Vénus. Les Européens découvrent Tahiti*, Papeete, Au Vent des Îles, 2012.

6. « [L]es anthropophages sont beaucoup plus rares qu'on ne le dit », VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1756, dans *Œuvres complètes de Voltaire*, vol. 19, Gotha, Ettinger, 1785, p. 344.

Les débats des cercles éclairés de cette fin du XVIII^e siècle ne sont pas clos pour autant, mais devant l'afflux de témoignages, le doute ne semble alors plus permis. Tout se passe alors comme si les réalités de terrain étaient obscurcies par les considérations émotionnelles et scientifiques d'une part, idéologiques de l'autre. Des premiers, il faut retenir qu'aux scientifiques européens, « philosophes, qui n'ont contemplé l'humanité que depuis leurs cabinets » comme l'écrira George Forster⁷, fréquentant les académies et les cercles aussi savants que sédentaires s'opposent souvent les navigateurs et aventuriers qui ont rencontré des anthropophages ou des témoins qui les ont fréquentés. Les érudits et penseurs sont les premiers à exprimer l'idée que l'intrusion des marins armés est la cause réelle d'un cannibalisme vécu comme une réaction des « Indigènes ». Ces derniers s'en défendent. L'idéologie pointe son nez.

Cette opposition entre « deux communautés émotionnelles » va durer jusqu'à aujourd'hui avec des formes différentes et sans qu'on puisse établir une généalogie claire et facile entre les différents courants de pensées et les auteurs⁸. Ce qui est certain, c'est que le terrain semble se dérober souvent sous ceux qui s'emparent de la question maintes fois débattue du cannibalisme. La polémique atteint son acmé peu après la grande vague de décolonisation de l'Afrique et de l'Océanie, avec l'ouvrage de William Arens, *The Man-Eating Myth. Anthropology and Anthropophagy*, paru en 1979⁹. La polémique fut vive chez les anthropologues, beaucoup moins chez les historiens cependant, puisque Arens allait dans leur sens en confirmant la faible crédibilité de la majorité de la documentation historique sur la question. L'ouvrage provoqua débats et remous et une intense production d'articles, de livres et de communications. Les prises de position furent multiples. Celle de Gananath Obeyesekere resta célèbre. Le post-colonialisme en vogue aux États-Unis puis en Europe ne fit que compliquer les débats sur l'anthropophagie.

Mais ceux qui ont le plus écrit, ceux qui ont pris position, ont-ils vérifié leurs sources ? Les ont-ils confrontées les unes aux autres ? Ont-ils cherché à les contextualiser ? À établir des liens des unes avec les autres à travers une géographie et une chronologie fine ? Bref, ont-ils fait ce travail d'artisan qui doit être celui de l'historien si l'on en croit Marc Bloch¹⁰ ? Ce sera le but de

7. FORSTER George, *A Voyage Round the World*, vol. I, Londres, B. White, 1777, p. 514. Il est présent à bord de la *Resolution* de 1772 à 1775.

8. CAMBON Nicolas, « De l'horreur à la méthode dans les savoirs sur l'anthropophagie ? Anglais et Français face au « cannibalisme » néo-zélandais (1769-1840) », *CIRCE, Histoire, savoirs, société*, n° 13, 2020/2, [<http://www.revue-circe.uvsq.fr/de-lhorreur-a-la-methode-dans-les-savoirs-sur-lanthropophagie-anglais-et-francais-face-au-cannibalisme-neo-zelandais-1769-1840/>], consulté le 12 juin 2022.

9. ARENS William, *The Man-Eating Myth. Anthropology and Anthropophagy*, Oxford University Press, 1979.

10. BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949.

cet ouvrage, essayer de déceler ce que l'historien, l'archéologue, l'anthropologue ou le comparatiste peut retenir d'écrits parfois très laconiques et très orientés à propos du cannibalisme.

Le sujet ne rend pas la chose aisée ; personne n'est indifférent à l'acte de manger son semblable. Mais ce qui le rend plus difficile est l'espace envisagé, son histoire et la place qu'occupe l'anthropophagie dans les mémoires collectives. L'Océanie a été colonisée tardivement et avec une certaine réticence, liée aux gigantesques distances, aux différences physiques et au fossé culturel avec l'Europe.

Plusieurs facteurs vont finalement imposer à cet espace le même sort qu'à l'Afrique : les progrès techniques qui permettent une navigation plus rapide et plus sûre, le jeu des impérialismes, surtout lorsque le Second Reich s'intéresse au Pacifique, et la seconde Révolution industrielle qui crée de nouveaux besoins en matières premières à commencer par le coprah et le guano, le phosphate et le nickel. C'est donc tardivement que les puissances coloniales sont apparues dans la région. Elles étaient porteuses de ce qu'elles considéraient comme la civilisation, sans toutefois prendre complètement le relais des missions religieuses dépositaires d'un idéal en partie semblable et qui étaient sur place avant elles. Dans cette optique, pour les uns et les autres, l'anthropophagie était le comble de la barbarie et l'acte justifiant la subordination des coupables pour leur bien propre : on devait traiter ces derniers comme de grands enfants turbulents qu'une forme de régime de pensionnat allait rendre plus dociles à une éducation bienfaisante. La réalité a démontré le contraire, beaucoup nourrissant une résistance plus ou moins forte aux colonisateurs. Or, parmi les armes employées face aux Blancs, le cannibalisme a eu sa place, non que les premiers furent mangés par les seconds mais parce que les seconds utilisèrent la peur quasi-atavique des anthropophages des premiers. Comme l'enfant occidental apprend la peur du loup remplacé dans notre monde moderne par celle d'autres animaux mangeurs d'hommes comme le requin et le crocodile, le jeune missionnaire ou le jeune soldat envoyé en Océanie avait une peur secrète, viscérale et irrationnelle du cannibale, que le prétendu cannibale avait beau jeu d'entretenir. Aussi est née chez les Océaniens une véritable mythologie des ancêtres anthropophages accompagnée d'une géographie de ce type de gastronomie insolite. Nous avons convié les descendants de ces Océaniens à participer à cette étude, afin d'entendre leurs éclairages sur ce phénomène. Entendre la voix de ceux dont les ancêtres étaient passés pour cannibales, voire les traces laissées par cette pratique supposée dans les langues en particulier, à défaut des esprits, nous semblait essentiel. Le projet n'a pu aboutir, en raison d'une réserve générale des intéressés. En parler, est semble-t-il, très difficile dans une société qui, comme toutes les sociétés océaniques, cultive la réserve et le secret et qui a une perception du temps historique différente de celle des Européens. Sur ce point, cette enquête arrive sans doute trop tôt, surtout

en Nouvelle-Calédonie, pays aujourd'hui à la croisée de son destin, entre colonisation et inconnu politique.

En Océanie, dernier continent à vivre la décolonisation, qui n'a commencé qu'en 1962¹¹, l'année même où se termine la colonisation africaine avec l'indépendance algérienne, on appréhende mal ce que l'on nomme l'Histoire. La temporalité n'est pas la même. L'histoire en Océanie faite par les Océaniens s'égrené en généalogies et en récits qui ne sont jamais linéaires ni datables. La trame historique est construite comme le discours, discursif quand ce n'est pas répétitif, un peu à l'image des nattes de pandanus ou d'autres végétaux dont les fibres se tissent en des figures géométriques régulières mais non identiques : elles ont un sens, mais leur trame échappe à la logique des Occidentaux. Par ailleurs, le présent et le passé se mêlent étroitement. Il ne s'agit pas seulement d'une confusion entre Histoire et Mémoire que l'on trouve partout, mais d'une réactualisation constante du récit historique et mémoriel en fonction des événements du moment, ce qu'ailleurs, on appelle le présent. Si l'on ajoute à cela une habitude de rétention des informations historiques et autres pour préserver les quelques pans de culture que le flux humain, religieux puis colonial faisaient disparaître au XIX^e siècle, on comprend la difficulté de parler de ce qui s'est passé et encore plus de rationaliser le discours au sens où nous l'entendons. Enfin, il existe une dernière difficulté, l'insularité. Celle-ci se traduit aussi par la certitude d'une originalité que l'étranger à l'île ne peut comprendre : on a pu, dans une ancienne métropole, en saisir la portée lorsque l'on a suivi la longue, mouvementée et très symbolique histoire récente du Brexit.

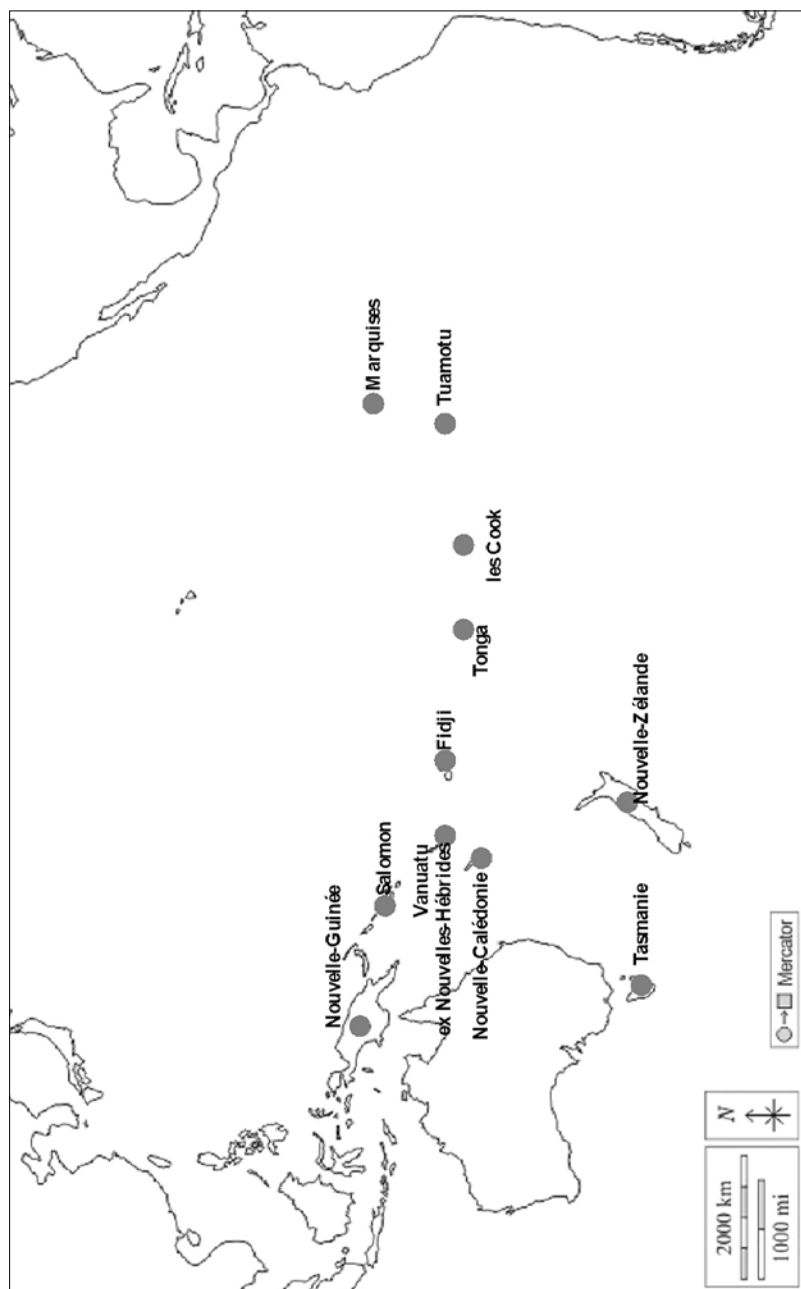
Dans ces conditions et dans un contexte de conflits idéologiques qui couvent toujours, il a été facile de présenter la science historique, fille d'Hérodote et de Thucydide, comme un pur produit occidental ignorant l'histoire des colonisés et sa possible lecture. L'Histoire devenait *l'épistémè* des colonisateurs, utilisée pour faire disparaître toute différence culturelle dans les territoires multiples de leurs empires. Faire apprendre aux colonisés « Nos ancêtres, les Gaulois » (sûrement coupeurs de têtes et peut-être pour certains, anthropophages) a servi d'argument non seulement aux anticolonialistes, mais également à des spécialistes des sciences humaines proches, pour ne pas dire en empathie, avec leur terrain. L'Histoire ainsi réduite à l'étude du passé des Occidentaux et au mieux de leurs voisins immédiats, se voyait interdire l'accès l'Océanie. En conséquence, sans en être exclue,

11. Le 1^{er} janvier 1962, suite à un référendum, les Samoa occidentales, ancienne colonie allemande (1899-1914) puis placées sous mandat de la Nouvelle-Zélande par la Société des Nations, recouvrent leur indépendance, devenant la première nation océanienne décolonisée. De manière incomplète toutefois en ce qui concerne la totalité de l'archipel, la partie orientale demeurant sous la tutelle américaine. Elles seront notamment suivies par Nauru (1968), les Tonga et les Fidji (1970) ou la Papouasie Nouvelle-Guinée (1975).

elle voyait son audience fragilisée, surtout qu'elle était souvent confondue avec la Mémoire.

Malgré cela, le colloque dont est issu cet ouvrage a été une opportunité pour essayer de revenir à une perception du cannibalisme plus sereine et surtout moins politisée. Il a été l'occasion de réunir des spécialistes venus de toutes les sciences humaines tout en profitant aussi de nouveaux champs historiographiques actuellement très féconds comme l'histoire des sciences et des savoirs et surtout l'histoire des émotions. Il a permis de briser les idées toutes faites et les opinions erronées, surtout dans des îles longtemps présentées comme des terres de cannibales plus que de vahinés.

En revenant sur les traces, en reprenant les récits et en suivant l'évolution des représentations du cannibalisme, les différents auteurs tentent ici de faire un point sur le ressenti des uns et des autres devant cette pratique incertaine, crainte plus que vérifiée, en portant une attention particulière aux sources, et à la façon de les exploiter de manière à sortir d'une vision plus sentimentale que rationnelle. Ils essaient de reprendre sur des bases plus établies une question obscurcie par des milliers de pages de débats souvent très idéologiques. Seule manque encore la voix des Océaniens.



Lieux et espaces en Océanie cités dans l'ouvrage.